FR C11886

Case
FRC
14152

# SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ.

*Séante aux ci-devant Jacobins St.-Honoré, à Paris.*

# DISCOURS

## DE CLAUDE BASIRE,

*Vice-président du comité de surveillance à la convention nationale,*

*SUR l'état actuel de notre situation politique, au centre des affaires;*

PREMIÈRE PARTIE;

*LUE à la société, dans la séance du 4 novembre 1792, l'an premier de la république.*

THE NEWBERRY
LIBRARY

# SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ,

*Séante aux ci-devant Jacobins Saint-Honoré, à Paris.*

# DISCOURS

*DE CLAUDE BAZIRE, vice-président du comité de surveillance à la convention nationale,*

*SUR l'état actuel de notre situation politique, au centre des affaires.*

PREMIÈRE PARTIE,

*LUE à la société, dans la Séance du 4 novembre 1792, l'an 1er de la république.*

CITOYENS,

ILS ne sont plus ces temps malheureux où la forme anéantissoit le fond ; où la lettre tuoit l'esprit ;

où la liberté publique succomboit évidemment sous une dispute de mots.

Plus de barrières à la raison ; plus de bornes au génie : le régime constitutionnel est détruit, & l'homme d'état a vu fuir devant lui la méprisable horde des praticiens.

Pourquoi les amis de la liberté & de l'égalité gémissent-ils donc toujours ? D'où peuvent venir tant d'obstacles à la prompte régénération de l'empire ?

Essayons de résoudre cette question ; remontons à la cause première des troubles qui nous agitent ; en donner l'histoire impartiale, c'est dissiper les prestiges dont ils se fortifient, c'est y provoquer un terme.

L'on se rappelle ces jours d'une trompeuse espérance, où Brissot, quelques députés du département de la Gironde & plusieurs membres de la législature, croyant avoir conquis la personne de Louis XVI & les rênes du gouvernement, firent appeller des *Jacobins* au ministère.

Pendant la courte durée de ce crédit éphémère, libres dispensateurs de tous les emplois à la nomination du roi, ils en éloignèrent, avec une affectation marquée, tous les patriotes connus par une grande énergie, d'une trempe d'ame peu commune, & qui avoient essuyé d'honorables persécutions pour

l'établiſſement de la liberté. Ils leur préférèrent ouvertement des êtres nuls, dont ils pouvoient ſe flatter de diſpoſer à leur gré, & les négociations diplomatiques, le commandement des armées, l'adminiſtration des finances de l'état ; toutes les places importantes devinrent le partage d'une foule d'hommes nouveaux, & même de quelques hommes juſtement ſuſpects.

Les chauds partiſans de l'égalité ne virent pas ſans étonnement des choix auſſi honteux : ils en témoignèrent leur mécontentement. Au premier bruit de ces murmures, avant-coureurs d'une violente ſciſſion, les dominateurs rallièrent toutes leurs créatures, s'environnèrent d'un grand nombre d'aſpirans aux faveurs de la cour, & bientôt ils formèrent, avec tout ce qu'il pouvoit y avoir de vil dans les ſociétés patriotiques, une coalition très-redoutable.

Le paiſible obſervateur, qui penſoit voir triompher la cauſe populaire juſques dans le conſeil du roi, eut la douleur de reconnoître que le trône étoit encore inveſti par une faction nouvelle. Ce n'eſt pas aſſurément qu'il craignît la réunion de ces hommes du jour au parti de l'ariſtocratie, à celui des feuillans, ou de quelques autres ſectes également réprouvées par l'opinion : de tels élémens étoient véritablement trop incompatibles pour ſe confondre ;

mais il étoit poſſible que ces dépoſitaires peu délicats de la puiſſance publique, ſatisfaits d'un état de choſes auſſi favorable à leur ambition, & qui leur devenoit chaque jour plus néceſſaire pour réſiſter aux ennemis déclarés, comme aux amis ardens de la liberté, ſongeaſſent à s'y perpétuer, en prolongeant le ſommeil du peuple, & qu'ils parvinſſent à retarder l'établiſſement de la république, ou que, victimes eux-mêmes de leur propre cupidité, ils laiſſaſſent imprudemment arriver le jour de la contre-révolution.

Cette conjecture naturelle pour l'homme dégagé de tout intérêt perſonnel, reçut une extenſion prodigieuſe dans l'eſprit de quelques patriotes, à qui de nombreux ſervices & des talens réels donnoient des droits inconteſtables aux fonctions les plus importantes, & que l'on en avoit ſcandaleuſement privés.

Soit que le reſſentiment les eût aveuglés ſur le compte des coaliſés, ſoit qu'ils ne vouluſſent pas faire connoître nettement au peuple les motifs de leur diviſion, & qu'ils cruſſent devoir en chercher de plus honorables dans la choſe publique, ils ne leur reprochèrent que foiblement leur avidité & l'appétit de la domination; mais ils les accuſerent de conſpirer avec les partiſans de l'ancien régime.

La guerre fournit une ample matière à ces

malheureux débats dans la ſociété des Jacobins, où la fermentation des eſprits étoit à ſon comble : & cependant, il ne régnoit pas plus d'harmonie dans le conſeil du roi. Dumourier commençoit à déployer plus de caractère que l'on ne ſe l'étoit imaginé d'abord. Il n'aimoit point à voir des légiſlateurs préſider deſpotiquement à tous les détails de l'exécution, & prétendit qu'étant perſonnellement reſponſable, il devoit gérer lui-même les affaires de ſon département, & procéder librement au choix de ſes agens. Cette opinion très-raiſonnable partagea le miniſtère ; & la cour, qui n'avoit eu d'autre but que de diviſer les patriotes & de jetter le trouble dans les ſociétés populaires, voyant tous ſes ſouhaits accomplis, congédia d'abord les créatures de Briſſot, & ſucceſſivement tous les miniſtres jacobins.

La coalition fit aiſément paſſer ſes regrets à la nation, par le décret rendu en faveur de Rollan, Clavière & Servan ; mais ſes projets de vengeance contre Dumourier échouèrent devant l'impaſſible équité des bons citoyens.

Là, ſe termine cette comédie d'une révolution à la cour ; là, s'anéantit l'abus de cette puiſſance momentanément abandonnée au peuple par l'ariſtocratie, & que des intrigans avoient inrerceptée.

La machine du gouvernement ſort des mains de la portion la plus avide des patriotes, & la diſ-

penſation des places eſt rendue à la ſecte feuillantine.

Il eſt très-remarquable qu'à dater de cette époque, les diſcuſſions perdirent infiniment de leur chaleur à la ſociété des Jacobins. L'on ſe jura paix & fraternité. L'on parvint à ſe rallier ſur beaucoup d'objets. Chacun convint aiſément qu'il falloit ſe réunir contre l'ennemi commun. L'on ſentoit, en général, la néceſſité d'une révolution; & ſi l'on différoit ſur l'époque & ſur les moyens, tout au moins eſt-il vrai que l'on provoquoit de toutes parts le réveil de la nation. Il arrive, & la mémorable journée du 10 août rend enfin au peuple toute ſa ſouveraineté, &, à ſes intrépides défenſeurs, l'eſpoir de figurer, comme ſes agens, dans toutes les branches du gouvernement.

C'eſt alors que la coalition & les patriotes qu'elle avoit repouſſés, reprennent toute leur animoſité.

Les diviſions renaiſſent, & l'on s'attaque réciproquement, avec fureur, pendant les derniers jours de la légiſlature.

Les Pariſiens, témoins de tous les événemens qui avoient précédé, & juges naturels de ce grand procès, refuſent de porter à la convention nationale Briſſot & ſes aſſociés; & s'ils ont eu le tort de proſcrire, avec eux, Condorcet & quelques citoyens fort eſtimables, c'eſt que, dans un choc auſſi vio-

lent d'opinions, il eſt aſſez ordinaire de les outrer de part & d'autre ; mais les chefs de la coalition, qui ſavent combien de défauts diſparoiſſent dans l'éloignement, puiſſamment ſecondés par le miniſtre de l'intérieur, font jouer tous les reſſorts imaginables dans les divers départemens, pour obtenir des ſuffrages : ils y réuſſiſſent. La convention eſt aſſiſe : les prétentions des deux partis tiennent eſſentiellement à ſurprendre ou à ſe concilier, le plutôt poſſible, l'eſtime de la majorité nouvellement arrivée des départemens ; & c'eſt en ſe démaſquant, ou en ſe détruiſant devant cette maſſe reſpectable, que l'on veut y parvenir : cependant, les griefs ſur leſquels ſe fondent les adverſaires de la coalition, ne ſont pas de nature à frapper ſubitement tous les eſprits : les véritables patriotes ſont d'ailleurs, en général, moins actifs que les intrigans qui s'embarraſſent encore très-peu du choix des moyens. Forts de leur conſcience, des hommes bien intentionnés mépriſent l'établiſſement de toute eſpèce de tactique, & répugnent à ſe rallier pour concerter des plans de conduite. Ils attendent tranquillement le jour inévitable de la raiſon, devant lequel tous les fantômes diſparoiſſent, & toutes les factions s'anéantiſſent.

Cette molleſſe de la vertu, que je regarde comme très-coupable parmi les hommes publics, laiſſe à la

cupidité le temps de faire quelquefois beaucoup de mal, & les coalisés en ont bien su profiter. Déjà ils ont mis la république en péril; ils sont devenus une plaie très-profonde de l'Etat.

Voyons comment ils ont acquis cette funeste influence.

Une révolution est toujours une chose hideuse dans ses détails. C'est dans son ensemble, & dans ses conséquences pour la régénération de l'Empire, que l'homme d'Etat doit sur-tout l'envisager; & s'il se trouve douloureusement affecté par le spectacle affligeant de quelques souffrances particulières, il en est suffisamment dédommagé par les jouissances inexprimables que donne le sentiment de la bienveillance universelle.

Lorsque les habitans d'une cité populeuse insurgent tous à la fois contre une faction redoutable, il est impossible qu'il ne se trouve au milieu d'eux quelques hommes bien atroces, qui profitent des troubles inséparables d'une aussi grande crise pour assouvir leur férocité: & ce n'est pas dans ces convulsions terribles de la société qu'il faut s'attendre à voir régner l'ordre & les bonnes dispositions qui font le charme d'une fête civique.

Voilà ce que la raison dit à celui qui ne veut consulter qu'elle. Mais les coalisés ont bien d'autres guides; l'intérêt & les passions ne sauroient puiser dans une source aussi pure.

La révolution s'eſt faite à Paris ; elle eſt principalement l'ouvrage de leurs adverſaires, qui pourroient s'en faire honneur ; ils ont beſoin, pour reprendre leur attitude miniſtérielle, de terraſſer des hommes auſſi énergiques, auſſi probes, & dont ils ſont connus. Ils ont à ſe venger de Paris, qui a ſu les apprécier, & ſur-tout à s'éloigner promptement de ce foyer de lumières & de patriotiſme, pour aſſeoir plus ſolidement leur domination, & briſer tous les obſtacles à leurs projets de fortune.

Ainſi cette belle révolution, que nous devions tous célébrer à l'envi, eſt devenue, pour ces intrigans, une mine féconde de déclamations calomnieuſes contre ſes auteurs.

Tout ce qu'elle préſente de malheureux dans ſes détails, leur fournit matière à des tableaux révoltans pour l'humanité, dont le but eſt de provoquer une violente indignation contre les hommes qui en ont tracé les plans d'enſemble, & contre le peuple qui a eu le courage de l'opérer.

Fera-t-on ainſi ſupporter aux généraux de nos armées tous les brigandages que peuvent exercer quelques-uns de nos maraudeurs ? Briſſot, qui fit triompher le ſyſtême de la guerre, ſera-t-il ſupplicié pour l'incendiaire Jarry ? & nos troupes doivent-elles être décimées, en expiation des maux inſéparables de la violence des combats ?

Des réflexions si naturelles n'échapperoient pas, sans doute, aux membres de la Convention Nationale, si les intrigans leur laissoient le temps de respirer. Mais nos perfides tacticiens, profondément versés dans la connoissance du cœur humain, & très-exercés au grand art de manier les assemblées nombreuses, vont droit à leur but. Ils excitent vivement la sensibilité, profitent de l'exaltation subite de tous les esprits, & font clore la discussion par des vociférations adroitement combinées, & le manège du bureau.

Les imputations se succèdent avec cette rapidité qui ne laisse pas le temps d'en méditer paisiblement aucune. Et déjà les plus zélés patriotes passent, dans la Convention, pour des monstres dont elle a besoin de se purger ; & les Parisiens, pour un peuple de cannibales, dont il faut s'éloigner, ou contre lequel il faut s'armer.

Ce qui aggrave encore le malheur de notre situation politique, c'est que plusieurs députés méridionaux, dont le vœu pour l'établissement des républiques fédératives est mal déguisé, appuient fortement ce système de diffamation de la ville de Paris, pour inspirer à tous les départemens la volonté de se séparer de cette grande commune, & plutôt que de soumettre loyalement à la discussion une question de cette importance. C'est en secouant les

torches de la guerre civile ; c'eſt par des ſecouſſes violentes, & des déſordres incalculables qu'ils prétendent nous forcer la main, & faire triompher leur opinion.

De-là ces perſonnalités allarmantes, aux yeux mêmes de ceux qui ne ſavent pas encore combien elles ſont criminelles ; de-là ces conteſtations interminables qui troublent toutes les ſéances de la Convention Nationale ; de-là cette foule de décrets inconſéquens, dangereux, & liberticides arrachés aux repréſentans du peuple, dans les élans d'un enthouſiaſme que l'on eſt réduit à déplorer l'inſtant après.

Je ne m'attacherai point à relever ici tant de traits de perfidie, tant de funeſtes erreurs. Je me bornerai à faire quelques obſervations ſur la ville de Paris, qui prouveront combien la majorité doit ſe mettre en garde contre les pièges que l'on tend à ſa vertu, contre les ſurpriſes qu'on veut lui faire éprouver, les préventions cruelles que l'on s'obſtine à lui ſuggérer, & les vues dans leſquelles l'on emploie de ſemblables manœuvres.

Quel eſt le but de cette terreur que l'on prétend nous inſpirer des Pariſiens ?

Les membres de la Convention, qui vivoient dans des contrées lointaines, abuſés par des récits impoſteurs, auroient pu, ſans m'étonner, jeter ce

cri d'allarmes ; mais de la part de Briſſot, & de quelques députés réélus, témoins, ainſi que moi, des faits récemment paſſés ſous nos yeux ; il faut le dire, ces ridicules frayeurs décèlent évidemment une inſigne mauvaiſe foi, & des diſpoſitions très-criminelles : auſſi n'eſt-ce pas pour eux que je prends la peine de dire la vérité ſur les habitans de Paris, & je ne m'étendrai pas beaucoup ſur cet article, parce que la contenance paiſible de cette cité dément chaque jour les aſſertions calomnieuſes des factieux.

Pour nous faire une idée juſte des Pariſiens, voyons comment ils en ont agi dans ces derniers temps, à trois époques très-rapprochées l'une de l'autre.

Le 10 août, le ſalut public exige l'anéantiſſement de la cour : il faut précipiter, par cet acte de vigueur, l'établiſſement de la république, pour empêcher la contre-révolution ; tous les dangers diſparoiſſent devant l'intérêt preſſant de la patrie ; La ville entière ſe met en inſurrection, & ſupporte courageuſement le fardeau de la guerre civile.

Le 2 ſeptembre, le bruit ſe répand que l'on égorge les priſonniers, & l'on ſe demande, ſi de tels ennemis de la liberté, qui, depuis quatre ans, ont attiré ſur leur malheureuſe patrie les fléaux de la famine, les diſſentions inteſtines & de la guerre,

méritent que l'on aille exposer sa vie pour les défendre ; si l'on doit, pour eux, fusiller des frères égarés par un faux zèle, aigris par de longues souffrances ; & encore, s'il seroit prudent de conserver des hommes aussi dangereux, lorsque l'ennemi s'avance : l'on délibère, &, pendant ce temps, le meurtre se consomme.

Peu de jours après, l'on assure qu'il existe un projet d'assassiner des citoyens paisibles, pour des nuances assez légères d'opinions, & même de frapper des membres de l'assemblée nationale qui avoient abusé de la confiance de leurs commettans. Le peuple se rend en foule à ses diverses sections ; l'on double les patrouilles, l'on forme des corps de réserve, & les furieux n'osent plus se montrer.

Ainsi, dans le cours de notre dernière révolution, pour terrasser le despotisme, Paris brave tous les dangers. S'agit-il d'arracher quelques monstres à la vengeance populaire ? il hésite. Menace-t-on les représentans du peuple ? veut-on commettre quelques meurtres inutiles à la chose publique ? Paris oppose une victorieuse résistance.

Mais comment la matinée du 10 août a-t-elle pu sortir si-tôt de notre mémoire ? Pourquoi semble-t-on l'avoir oubliée ? La cour venoit de faire aux citoyens une guerre cruelle ; le peuple étoit debout ; ses plaies saignoient encore après la victoire ; cha-

cun pleuroit un père, un frère, un ami, une épouſe chérie, des enfans d'une belle eſpérance. C'étoit le moment de la plus forte indignation contre Louis XVI, & celui de la plus juſte de toutes les vengeances. Ce tigre royal ſe met, avec ſa famille abhorrée, ſous la ſauve-garde de l'aſſemblée nationale, qui n'avoit d'autre égide que le reſpect que lui portent les Pariſiens. Perſonne ne tente de violer cet aſyle éternellement révéré, & cent cinquante Suiſſes, qui venoient de faire ſur le peuple un feu long & meurtrier, y trouvent encore leur ſalut.

Dans les peintures amères que l'on nous fait chaque jour de la cataſtrophe des priſons, pourquoi ne parle-t-on jamais de la ſublime délivrance de Jouneau, notre collègue à la légiſlature? Le moment où les acclamations de tous les citoyens nous apprirent qu'il alloit paroître; l'inſtant où le peuple qui l'accompagnoit ſe précipita dans notre ſalle, pour le rétablir affectueuſement au milieu de nous, en criant: « Vive l'aſſemblée nationale », n'ont-ils fait qu'une impreſſion paſſagère?

Ces relations ſi touchantes entre l'aſſemblée nationale & le peuple de Paris, dans la criſe de la révolution, ſont-elles perdues pour l'hiſtoire?

Je ne préſenterai point ici le tableau de la conduite des habitans de cette ville, depuis le mois

de juillet 1789. Il n'eſt pas un bon Français qui n'y ait conſtamment applaudi : d'ailleurs, je ne raconte que ce que j'ai vu, & cet écrit n'eſt, en grande partie, qu'une dépoſition de témoins.

Placé dans le comité de ſurveillance depuis ſa formation, & fidèle obſervateur de tout ce qui peut compromettre la tranquillité publique, je révélerai quelque jour des faits importans, dont la publicité ſeroit inutile & peut-être même dangereuſe aujourd'hui ; mais je dois dire ce que je ſais de poſitif à la décharge des pariſiens, ſur les maſſacres du 2 ſeptembre, le vol du garde-meuble, & les brigandages qui ſe ſont exercés depuis la chûte du trône.

Cette ville étoit devenue depuis long-temps le point de réunion de tous les mécontens du royaume, & de toutes les ames vénales que la cour accaparoit avec ſoin, pour frapper un coup liberticide. Ils formoient un corps de près de trente mille hommes enregiſtrés, ſoldés, diviſés par brigades, & ſous la direction d'un comité central.

La ſuſpenſion du roi, de la liſte civile, & la diſperſion des coriphés de l'ariſtocratie, n'ont pas ſuffi pour opérer une guériſon ſubite & complette de nos maux. Un grand nombre de ces contre-révolutionnaires ſoudoyés, qui ont ſurvécu à l'affaire du 10 août,

n'avoient pu s'éloigner de Paris dont on venoit de fermer les barrières. Ils s'y trouvoient à la vérité ſans chefs, ſans rétributions, ſans poſſibilité de ſe rallier tous pour ſe former des plans ; mais leur dénuement abſolu les rendoit encore plus dangereux, leurs phyſionomies étant inconnues, & leur déſorganiſation ne permettant plus de les anéantir d'un ſeul coup ; c'étoit un fléau très-redoutable. Ils ſe répandent partout avec le maſque du patriotiſme, font fermenter tous les germes de troubles, s'agitent dans tous les ſens pour les porter à l'excès, dans l'eſpoir d'arriver au pillage, & ſuſcitent des déſordres affreux, qui n'étoient véritablement que *la queue de tous les plans de la cour.*

Et, dans cet inſtant d'effroi pour toute l'ariſtocratie, que de réſolutions déſeſpérées, que de démarches imprudentes de ſa part, ont elles-mêmes concouru à précipiter ſes partiſans au tombeau ! Je n'en citerai qu'un trait frappant & avéré.

Au moment où l'on apprend que l'on ſe porte aux priſons, quelques domeſtiques de madame de Lamballe prennent le coſtume de ceux que l'on déſigne ſous le nom de *ſans-culottes.* Ils s'arment de piques & de tranchans, ſe rendent au lieu de l'attroupement, égorgent de leurs propres mains pluſieurs priſonniers, avec des démonſtrations exagérées d'une

fureur & d'une atrocité qui n'ont pas d'exemples dans la nature, afin d'acquérir un grand crédit dans cette foule homicide, & d'en profiter pour ſauver la vie à leur maîtreſſe; mais tant de crimes ſe trouvent cependant commis en pure perte : leur projet échoue. Il ſe fait dans les lieux où l'on étoit parvenu à cacher cette malheureuſe femme, une immerſion ſubite, inattendue, de mœurtriers inconnus; elle tombe en des mains cruelles, & périt d'une manière que ma plume ſe refuſe à décrire.

Je ſuis certain que les amis & les domeſtiques de pluſieurs autres détenus, ont également fait jouer les reſſorts d'une politique plus ou moins dangereuſe, qui rompoient toutes les meſures des hommes de bien, & qu'ainſi les ariſtocrates, frappés d'aveuglement en ce déſordre extrême, s'égorgeoient réciproquement au milieu des miſérables forcenés que leurs criminels projets avoient attirés à Paris; & c'eſt ici le lieu d'obſerver que le maſſacre des priſonniers d'Orléans, s'eſt fait, en grande partie, par des hommes attachés au ſervice de la reine, que l'on a reconnus à la tête de l'attroupement de Verſailles.

Cela donne à tout homme judicieux le ſecret de tant de brigandages & d'événemens malheureux, fauſſement attribués aux Pariſiens qui les ſuppor-

toient avec courage, & qui ſont enfin parvenus à y mettre un terme.

Et lorſque la France entière doit applaudir au zèle toujours ſoutenu, toujours éclairé de ces citoyens eſtimables ; lorſque l'on devroit s'occuper de faire oublier à ces vertueux confeſſeurs de la liberté, les maux qu'ils ont ſoufferts pour elle, & verſer ſur leurs plaies, le baume de la reconnoiſſance publique, comment ſe fait-il que l'on s'attache à les diffamer ! Pourquoi, depuis ſix ſemaines, ne faiſons-nous autre choſe ? Mais, je l'ai déjà dit, l'intérêt & les paſſions peuvent ſeuls porter à dénaturer ainſi les faits.

Les efforts de l'intrigue qui frémit de l'exiſtence de Paris, ſont pour cette ville un nouveau titre à l'eſtime des bons françois, une nouvelle raiſon pour leurs repréſentans, de ſe fixer au milieu d'elle pendant l'exercice de la miſſion ſublime qui leur eſt conférée.

Si la convention, qui doit tout organiſer, & dont la marche ne ſauroit être trop rapide, veut éclairer la conduite des pariſiens, & retourne imprudemment ſur ſes pas, pour s'engager dans le dédale enſanglanté de la révolution, qu'elle ſe garde bien de ſuivre le fil trompeur que des ambitieux lui préſentent.

Le passé a des témoins vertueux qui diront la vérité devant des juges aussi intègres que la majorité de nos collègues : elle paroîtra dans tout son jour, & son triomphe fera le supplice de ceux qui vouloient l'obscurcir.

Cependant, consommer un temps précieux à la recherche de quelques excès, dans la crise dont nous sommes sortis, c'est abandonner la république entière à des brigandages que notre législation provisoire n'auroit peut-être pas la force de prévenir ou de réprimer.

Plus qu'aucune autre nation connue, la France saura se maintenir paisible & sûre, par le seul ascendant de sa morale publique ; mais il ne faut pas prolonger une aussi rude épreuve, & le peuple attend une organisation que nous ne pouvons différer sans crime, & sans encourir une terrible responsabilité.

Pénétrons dans l'avenir. Les factieux, qui ne l'envisagent qu'avec frayeur, veulent le troubler encore, en remuant les cendres du passé. Défions-nous des apparences du présent. Point de décisions précipitées sur les événemens du jour. Tant de mouvemens indiscrets d'une section du peuple, se trouvent provoqués par ceux mêmes qui les dénoncent. Tant de déclamations philantropiques sur

ces désordres artificiels, ne sont qu'un crime de plus dans la bouche des véritables agitateurs, que l'on ne sauroit trop se prémunir contre les premières impressions.

Les citoyens de Paris s'exercent en ce moment à la patience. Livrés aux soins de leurs affaires, aux travaux de leur industrie particulière, & distribués dans leurs ateliers, ou leurs magasins, ils se délassent par la lecture paisible des journaux qui servent de véhicule au venin de la calomnie que l'on distille sur eux ; & les murs de leur cité retentissent de clameurs séditieuses proférées par des bouches étrangères.

Des hommes armés se portent en foule dans tous les lieux publics, menacent les meilleurs citoyens, & provoquent ouvertement au meurtre de quelques-uns des représentans du peuple. Leur accent méridional indique assez les noms de leurs commettans, & l'objet de leur mission.

Leurs relations avec des hommes en place, ne permettent pas de douter de l'existence d'un parti qui prétend dominer par d'autres armes que celles de la raison.

Tenons-nous en garde contre cette faction puissante que je crois avoir assez signalée.

Le temps éclaircira des mystères d'une profonde iniquité.

Que les citoyens reſtent calmes ; que le légiſlateur ſoit ferme & circonſpect.

*La ſociété, dans ſa ſéance du 4 novembre 1792, l'an premier de la république françoiſe, a arrêté l'impreſſion & l'envoi aux ſociétés affiliées, de ce diſcours.*

SAINT-ANDRÉ, *préſident.* MOENNE, *vice-préſident.*

BENTABOLE, ROBESPIERRE, jeune, *députés ;* LEFORT, DUFOURNY, LAIGNELOT, SIMONNE, *ſecrétaires.*

*Fin de la première partie.*

De l'Imprimerie de L. POTIER DE LILLE, rue Favart, n°. 5.

15

( 22 )

Que les citoyens veillent ensemble, que le bataillon
soit prêt à former le cercle.

Le présent ordre du jour sera lu à la tête de
tous les bataillons de la section, à mesure de
l'empressement des citoyens à se rendre à ce
décret.

SAINT-ANDRÉ, président. MORINE, vice-
président.

BENTABOLE, ROBESPIERRE, jeune, LE BAS,
LEBON, DUFOURNY, LAIGNELOT, SIMONNE,
secrétaires.

Fin de la première partie.

De l'Imprimerie de L. POTIER DE LILLE, rue
Favart, n°. 52.